
M A N U S C R I T

LE BAL DES ARDENTS
de Francisco Nieva
Traduit de l'espagnol par Gérard Richet

cote : ESP92D061

Date/année d'écriture de la pièce :
Date/année de traduction de la pièce : 1992

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION
THÉÂTRALE

Francisco Nieva

Le bal des ardents



Texte français
de Gérard Richet

PERSONNAGES

IMPERIA GAVROTTI, marquise di Metaponto
CAMBYSE, jeune poète
LE COMTE JORBATÁN ORLA DI PICCAVEA
DONNA PERLATA, comtesse Orla

Les petites comtesses :
RICTUSE
ORPHYLE
GARGOULINE

Les valets :
MAUGRÉ
MALATOI

LE PÈRE
L'OMBRE
LE RÉSIGNANTIN
LE PETIT BÂTARD, voix invisible

La scène se passe dans la lumière sulfureuse de Naples, au XVIIIème siècle.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT LE JEUNE CAMBYSE, IGNORANT DE SES
DÉSIRS, VA AU-DEVANT DE SES TERREURS

Le père de CAMBYSE, seigneur atrabilaire et frivole, reçoit son fils dans sa chambre. Il s'apprête à le vendre en mariage à la fameuse famille Orla, qui défraya la chronique à Naples, sous le règne de Ferdinand Ier. CAMBYSE devra épouser l'une quelconque des jeunes comtesses.

PÈRE. Tu es trop sérieux, Cambyse. Cet air de gratte-papier ou d'usurier que tu as est presque un deshonneur pour notre famille. Tu aurais pu épouser un beau parti. À présent, les dettes de ton père t'obligent à un mariage détestable. Tu vas embarquer pour cette Naples si lointaine. Tu y épouseras un de ces trois monstres hideux qu'a pour filles le comte Jorbatán Orla di Piccavea. À mon plus grand regret!

CAMBYSE. Comment est la comtesse, père?

PÈRE. Extrêmement laide, elle aussi. Et très dévote. Elle se fait faire des images articulées pour se bénir elle-même. C'est une idolâtre totale.

CAMBYSE. Et le comte?

PÈRE. Aussi incroyable que cela paraisse, un homme peut être riche et vivre dans le déshonneur. Il a une réputation de libertin. Et il a beau dissimuler sa corne, il ne parvient pas à échapper à la dérision que suscite une protubérance aussi extravagante.

CAMBYSE. Que dites-vous? Une corne? Mon futur beau-père?

PÈRE. Et alors, de quoi t'alarmes-tu? Cette fichue excroissance qui lui est poussée là est sans doute le vestige d'un lignage ancien et brutal. Est-ce que je sais, moi? Il est né comte, il n'allait pas s'exhiber sur les foires. Bien au contraire! Jorbatán a toujours porté beau et ce fut un féroce fornicateur. D'ailleurs, il continue à semer les bâtards.

CAMBYSE. C'est donc... une famille fort étrange.

PÈRE. À un point que tu ne peux imaginer. L'entrée de leur caveau familial débouche en plein centre du salon.

CAMBYSE. Vous cherchez à me troubler.

PÈRE. Tu seras troublé par toutes ces vieilles coutumes qui accompagnent le culte des morts. Ah, ces catholiques méditerranéens! (...) * Les Orla ont à leur service une gouvernante, qui est un ouragan de malice. Elle a fait rire et enrager tout Naples. Imperia Gavrotti, marquise di Metaponto, aujourd'hui sans le sou. Tu devras te méfier d'elle. Il est de notoriété publique qu'elle fut la maîtresse du Capricomte. C'est ainsi qu'on l'appelle par dénigrement.

CAMBYSE. Le Capricomte! Père, vous vous êtes joué de moi.

PÈRE. Tout cela, je crois l'avoir raconté bien souvent à table.

CAMBYSE. La laideur des filles, c'était déjà amplement suffisant. Je suis tombé dans un guet-apens. Vous voulez me punir. Mais, de quoi? Oh, je sens que je vais devenir fou! Une corne! Laissez-moi le loisir d'y réfléchir.

PÈRE. Tu le feras pendant le voyage. Je me suis engagé envers Jorbatán. Puisse le ciel réparer une telle injustice! Mais, que t'importe ce détail, que pour ma part je trouve tout au plus ridicule? Que vas-tu imaginer? Que le comte Orla est le diable? Je te rappelle que tu as vingt-trois ans, tu n'es plus un enfant qui pisse au lit.

CAMBYSE. Père, ne m'envoyez pas épouser une des filles du Capricomte napolitain. Tout à coup, j'ai peur. Je crains de me heurter à quelque mystère qui me menace depuis longtemps.

PÈRE. Tu as peur. Et de surcroît, tu me reproches, à moi, de ne pas avoir peur. Toujours à me donner des leçons.

CAMBYSE. Père, je sais que vous avez dilapidé vos biens en faveur de vos enfants...

PÈRE. Et voilà pourquoi toi, l'aîné, tu dois te sacrifier pour restaurer notre patrimoine. Ne me le rappelle pas. Je suis un père indigne qui entraîne son fils dans une aventure terrifiante, digne sans doute des argonautes.

CAMBYSE. Justement. Je ne peux pas y aller. Je ne suis pas un argonaute. Je trouverai bien quelque expédient pour nous tirer de notre ruine. Je vais m'y employer sans relâche.

* Ces points de suspension, très fréquents dans la pièce, sont des espaces que ménage l'auteur pour que le lecteur imagine un geste, un mouvement ou une mimique du personnage et pour que l'acteur l'exécute. En général, ils correspondent à un changement de ton de l'acteur.

PÈRE. En faisant tes valises, je présume. Tu dois emporter plusieurs costumes. Nous les paierons. Cela dit, si tu crois que ta leçon de sacrifice m'humilie et nous oblige à t'idolâtrer, tu te trompes. Ta grandeur d'âme et ton audace me laissent indifférent. Je suis un homme frivole, j'en conviens. Mais mon fils, lui, a la sagacité d'un lynx, c'est un Christophe Colomb des affaires; pour l'heure, il n'a qu'un seul but, s'adjuger une délectable dot, et les quelques heures qui lui restent pour se préparer ne sauraient l'arrêter. Je le laisse à ses calculs et ses manoeuvres. Je ne le méprise pas pour autant. Je tiens, au contraire, à lui donner ma bénédiction. Baisse-toi, Cambyse, je veux le faire dignement et confortablement.

CAMBYSE. (*Agenouillé.*) Je vois que je n'ai point de salut.

PÈRE. (*Sur le ton de la confiance.*) Respecte-le, supporte ses extravagances et ses folies. Après tout, ce n'est pas commode de porter cet incroyable stigmat. Il aurait été mieux à sa place à Babylone. (...) Relève-toi, je ne vais pas te bénir pendant un quart d'heure. Cela fait vieux jeu. Tu as horreur qu'on te bénisse, n'est-ce pas? Bon, à présent, nous avons assez parlé. J'ai des palpitations, des vertiges... Ce qui veut dire que je dois de toute urgence aller m'enfermer dans ma chambre pour lire. Je te laisse, Cambyse, mon fils. Recommande ton âme à Dieu. (*Il sort.*)

CAMBYSE. Dieu. Un autre père que je ne comprends pas. Résumons : je suis perdu. Je ne l'accepte pas, mais, en attendant, il faut que je parte, que je le veuille ou non. Je pourrais m'enfuir durant le voyage. En bateau, cela ne semble pas facile. Je m'enfuirai en arrivant à terre. Et où irai-je? (...) Vers mon destin : il se peut que j'aie vers mon destin uniquement pour satisfaire ma curiosité. Comme j'aimerais être poète...! Ne pas me marier, voilà le problème. Et, pour ne pas me marier, puisque tel est mon destin, mieux vaut ne pas partir. Alors, pourquoi partir? Eh bien, je ne pars pas!

(*À la tombée du jour, sur un bateau, CAMBYSE échange quelques propos avec un individu drapé dans une cape qui lui dissimule le visage, et qui demeure dressé comme une ombre trouble face au couchant.*)

CAMBYSE. (*Refermant un carnet.*) J'imagine que dans la Naples du roi Ferdinand et sur les contreforts du Vésuve on ne rencontre plus de divinités de l'eau et du feu, ni de fauves géants ou de licornes...

L'OMBRE. Des licornes, des fauves? Il n'y en a plus, si tant est qu'il y en ait jamais eu. Il ne reste que quelques monstres qui s'expriment à grands cris. Les Napolitains ont toujours beaucoup à dire... (...) Le soleil se couche. Il fait froid.

CAMBYSE. Une licorne, on dit qu'il y en a une. Il s'agit d'un gentilhomme fort connu. (...) Oui, il fait froid.

L'OMBRE. Je vois à qui vous faites allusion. Le seigneur Jorbatán Orla di Piccavea, que l'on appelle également le Capricomte. Ses filles sont si laides qu'il leur interdit de mettre le nez dehors. Mais elles ont autant d'esprit que des démons. Quant à lui, il s'est acquis une mauvaise réputation en restant enfermé chez lui à laisser libre cours à ses penchants et à ses outrances. C'est un pauvre homme extravagant.

CAMBYSE. Quelles outrances?

L'OMBRE. Ce n'est un secret pour personne que la marquise di Metaponto fut sa maîtresse et qu'à présent elle lui sert d'entremetteuse. En se faisant passer pour sa gouvernante. D'ailleurs, il y a toujours un petit bâtard caché dans les combles de leur demeure. Quel scandale!

CAMBYSE. Le soleil se couche.

L'OMBRE. Il fait froid.

CAMBYSE. Vous avez parlé d'un pauvre homme extravagant. Est-il vraiment pauvre?

L'OMBRE. Je peux vous assurer qu'il l'est plus que Job lui-même. Je suis collecteur de l'impôt qu'a décrété Sa Majesté Très Catholique pour frapper les nobles de moeurs libertines. J'ai visité sa maison et recensé ses biens. Dans la plupart des salons de ce malheureux comte Orla, il y a des lézardes et des trous à la place des lampes. L'herbe pousse sur les tapis. Le lierre et le lichen dégringolent le long des armoires.

CAMBYSE. Ainsi donc, il est pauvre. Les nouvelles que l'on reçoit à l'étranger sont tout à fait hyperboliques. Il n'en demeure pas moins... un être inquiétant, sinistre. (...) Et cette histoire de corne?

L'OMBRE. C'est vrai.

CAMBYSE. Il fait froid.

L'OMBRE. Le soleil s'est couché.

(Lumière aveuglante, dévastatrice, sur la porte du palais. Entre CAMBYSE, assis sur une ridicule chaise à porteurs, soutenue par deux serviteurs jeunes et sales : MAUGRÉ et MALATOI.)

MAUGRÉ. *(Appuyé, l'air dégoûté, contre la chaise qu'ils viennent de déposer à terre.)* Voici la demeure de monsieur le comte et de sa douloureuse épouse, donna Perlata, qui ne cesse jamais de prier, à jet continu et sans reprendre haleine. Il est cinq heures du soir et le soleil mange la terre. Monsieur nous dira ce que nous attendons.

MALATOI. Nous aimons que les choses soient très claires. Nous appelons un chat un chat, et vous, nous vous appellerons monsieur Cambyse. Nous connaissons votre nom, nous nous sommes renseignés.

CAMBYSE. Cela m'aurait étonné que vous ayez plus d'égards.

MAUGRÉ. Vous portez un fort joli costume, monsieur. Il sent la soie et le tabac.

CAMBYSE. Je n'ai que faire de votre opinion! Dépêchons. Occupez-vous de ces valises.

MAUGRÉ. Nous les portons dans votre chambre. Nous compterons vos chemises.

CAMBYSE. Je n'ai pas la moindre intention de passer la nuit dans cette maison. Et je ne tolère pas cette insolence. Pourquoi me regardez-vous ainsi?

MALATOI. Arrête de le regarder, Maugré, tu vas lui faire tourner la tête.

MAUGRÉ. Pourquoi ne veux-tu pas que je te regarde? Tu as le mollet bien tourné et un cul de poulet. Tu es un joli petit monsieur. Et tu nous feras partager tes délices quand le Capricomte t'aura marié.

CAMBYSE. *(Il sort brusquement un poignard, agrippe la chemise de MALATOI, qui ne s'y attendait pas, et le brandit vers lui.)* Misérables chiens! De quel droit me parlez-vous ainsi? Quelle est cette maison maudite? Qui sont vos maîtres indignes? *(On entend le son grave d'une cloche au loin.)*

MALATOI. Permettez-moi de me signer. On sonne le glas.

MAUGRÉ. Dis-moi, l'ami, qu'en penses-tu? Est-il trop tôt ou trop tard pour mourir?

CAMBYSE. *(Il repousse MALATOI et range son poignard.)* Vous êtes abjects!

MALATOI. Respectez le grand mystère de la mort. Vous aussi vous mourrez sans doute.

MAUGRÉ. Il retardera l'échéance autant qu'il le voudra. Ne vois-tu pas qu'il est jeune et intrépide?

CAMBYSE. *(Il assène un coup de poing à MAUGRÉ et l'envoie à terre.)* Assurément. Nous sommes tous les trois de la même farine : de parfaits gentilhommes. À présent, vos grâces peuvent-elles me dire quelle nouvelle aventure m'attend?

MALATOI. *(Mystérieux.)* Aucune, si vous décampez sur-le-champ.

CAMBYSE. *(Pris d'une subite inspiration perfide.)* Non sans avoir auparavant... D'après le programme prévu, je devrais sonner et me faire annoncer; mais... je vais manifester mon mépris pour votre maître et son palais délabré en me permettant ce soulagement, qui est bien excusable après une si longue promenade. *(Il s'avance jusqu'à la porte et commence à uriner.)*

MALATOI. *(L'observant.)* Ce gentilhomme urineur n'en finit pas de s'écouler.

MAUGRÉ. Voyons s'il tient le temps d'un Notre Père.

CAMBYSE. Je tiendrai le temps d'une sonate de violon si j'insiste. Occupez-vous de décharger ces valises.

(Un guichet, situé très haut dans la porte, s'ouvre de façon inattendue. Apparaît la tête d'IMPERIA CAVROTTI, avec des airs insensés de «merveilleuse».)

IMPERIA. Je m'attendais à tout sauf à vous trouver là, jeune homme, en train de pisser vos printemps contre cette porte.

MALATOI. Levez la tête, marquise. Regardez les nuages. Ces volutes ont une forme ravissante, vous ne trouvez pas?

IMPERIA. Hors d'ici, métèques!

MAUGRÉ. Et si nous n'obtempérons pas, y vois-tu un inconvénient?

CAMBYSE. *(Se rajustant.)* Je suis prêt à accepter vos justes reproches, madame. Et, comme tout a échoué, je me retire. Sans regrets, je dois le dire. Adieu.

IMPERIA. Il n'y a pas d'adieu qui tienne, ni de reproches, ni de retraite, ni de regrets! Dans maintes contrées de la terre, ce que vous venez de faire est tenu pour une marque de courtoisie. Chez les Turcs, par exemple. Mouillons le linteau de la maison amie, dit le Coran. Ne partez pas. *(Elle referme le guichet.)*

MAUGRÉ. À présent, écarte les paupières et ouvre les yeux, tu vas voir comment la marquise saura te convaincre. Elle est irrésistible!

IMPERIA. *(Elle ouvre une petite porte dans la grande porte monumentale et demeure pompeusement plantée dans l'encadrement, en observant CAMBYSE d'un regard scrutateur. Puis elle remet de l'ordre dans sa toilette.)* Que la chaleur est rafraîchissante lorsqu'on s'échappe de l'enfer! (...) Entrez, venez vous rafraîchir.